

Ma vie de lycéen, l'argent, et moi



Par G.N.C.D. JJR 65

N.B. : ce texte est paru initialement en 2005

Je suis du signe du Cancer, aussi ai-je toujours été un peu rêveur et peu pratique, d'après les croyances populaires... et selon ma femme. C'est peut-être la raison pour laquelle je n'ai guère prêté d'attention à l'argent quand j'étais petit. Ce qui n'a en rien modifié ma vie de lycéen dans les cours de récréation de Chasseloup-Laubat/Jean-Jacques Rousseau, avant de faire ma terminale chez les filles, au lycée Marie Curie.

Pour nous tous, vous comme moi, cette vie était rythmée par les jours de cours, de congé hebdomadaire (le jeudi en ces temps-là, d'où l'expression *semaine des 7 jeudis* maintenant tombée en désuétude), et les activités de fin de semaine, qui débutaient le samedi à partir de midi, car on travaillait le matin du samedi, (mal)heureuse époque. Ma mère, prévoyante, plaçait toujours une ou deux piastres dans ma poche au début des années 1950, quand j'ai intégré le Petit Lycée Chasseloup-Laubat.

A l'époque, avec une demi-piastre, le gamin que j'étais pouvait acheter quelques *xí mui* (figues confites au sel et séchées) au coin des rues Barbé (Lê Quý Đôn) et Testard (Võ Văn Tần) avant d'entrer au lycée. Ils nous permettaient – je ne l'ai découvert que bien plus tard – de moins transpirer sous la chaleur accablante. Qu'elle était belle, cette unique piastre (*một đồng*). A la sortie, je devais me débrouiller pour rentrer à la maison. De 1955 à 1957, nous habitions au bout de la rue Võ Tánh, ex-Frères Louis, actuellement rue Nguyễn Trãi, presque à la limite de Chợ Lớn. Il n'était pas question donc de rentrer à pied. Les premiers jours, un cyclo-pousse s'en chargeait, pour 5 ou 6 piastres par trajet. Au bout d'un temps, ma mère a préféré la solution plus sage du transport privé d'élèves, en fait une grosse camionnette Renault avec des banquettes, qui me déposait en face de chez moi, toujours sous la houlette d'une plantureuse dame en *áo dài*. Chose sympathique, certaines de ces camionnettes, maintenant antiques, roulaient encore, 40 ans après !



En ces années 1950 et début 1960, un accord culturel franco-vietnamien permettait aux livres, magazines et illustrés français d'être vendus au Viet Nam du Sud à des prix fondés sur un taux de 10 piastres pour 100 AF puis 1 NF. Imaginez ma joie de pouvoir m'acheter un livre de poche pour 10 ou 15 piastres, selon sa pagination, chez Khai Trí, ou Xuân Thu-Portail, ou chez Lê Phan, quand ma mère me récompensait ! Il était pourtant tout petit de taille, ce billet de 10 piastres.



Le même billet me permettait de m'offrir une séance aux cinémas Lê Lợi (qui n'était pas sur le boulevard du même nom ex- Bonard ,mais rue Lê Thánh Tôn ex-d'Espagne, derrière le Marché Central) ou Vĩnh Lợi, qui était, lui, sur le fameux boulevard. Ces salles passaient des reprises moins dispendieuses mais souvent émouvantes pour le début d'adolescent que j'étais devenu. Que celui qui n'a pas été touché par Vivien Leigh et Robert Taylors dans « La Valse Dans l'Ombre » (Waterloo Bridge, en V.O. sur la chaîne FR3, 40 ans après...) me jette la pierre !

Cet adolescent prenait des responsabilités grandissantes : le jeudi, je devais de temps en temps emmener les deux cadets de la famille à la piscine. C'était celle de l'OSSU – Organisation Sportive Scolaire et Universitaire ou quoi, je ne l'ai jamais su. Elle faisait face au Jardin Botanique, là même où nous passions les épreuves de natation sous l'œil impitoyable et les coups de gueule de MM. Bachet, Vananga, ou Passetemps. Le trajet ne se faisait plus en cyclo-pousse, mais en tricyclomoteur. Selon la négociation, le trajet coûtait de 7 à 10 piastres, en provenance du centre-ville (132 boulevard Hàm Nghi, ex de la Somme) où nous avions emménagé de par les fonctions de mon père aux Chemins De Fer. Le billet d'entrée individuel à la piscine coûtait 5 piastres, lui. Je l'avoue maintenant, la

piscine de l'OSSU, où je retrouvais pourtant des condisciples et des amis, me barbaït royalement car associée à la surveillance de mes deux cadets.

Bien mieux accueillies étaient les sorties que nous faisons l'été, passé régulièrement à Dalat pour deux semaines, dans la cité des chalets basquo-savoyardo-cévenols (!) du comité d'entreprise des Chemins de Fers du Vietnam, pas loin de la gare. Cette gare était elle-même une copie touchante de celle de Deauville, mais je ne l'ai su que 15 ans après, à mon premier passage en Normandie. Là, sur le lac central de Dalat (*Hồ Xuân Hương*) et pour un billet de 20 piastres, on louait pour une heure un pédalo sur lequel nous étions absolument béats de joie, malgré le fait que nos petites jambes ne pouvaient pas pédaler plus loin que La Grenouillère. Les anciens du lycée Yersin de Dalat, notre rival, apprécieront la distance.



Alternativement, ma mère nous emmenait en vacances à Nha Trang. Toujours en train, mon père ayant commencé sa carrière à la future SNCF en 1937 en France et ne jurant que par la voie ferrée. Et là encore, dans une cité réservée au personnel des Chemins de fer, un bâtiment pas loin de la « Croisette » de Nha Trang (rue Yersin pour être exact). Là toujours, et pour le même billet de 20 piastres, je ramenaï à ma famille, sur la plage, quatre bols de soupe tonkinoise, ce fameux *phở* qui commençait à faire fureur au Sud.

Mon père étant de formation mathématique commençait à broyer du noir en 1961, voyant mon penchant un rien littéraire, pour lui synonyme de paresse. Il a donc joué de la carotte classique : « Mon fils, je te promets un billet de 100 piastres pour la réussite au BEPC (actuel Brevet des Collèges) ». L'équivalent de 10 séances de cinéma au Lê Lợi, mazette ! Ma mère, sainte femme pour qui mes frères et sœurs et moi-même avions une dévotion aveugle, et que mes camarades de classe aimaient bien (merci V Tùng, NK Trương, BN Vũ, TV Thanh, CH Hải, les 2 Phước, Nam Hee, CN Hiên, Tony, HT Huy et j'en oublie !), a même doublé la mise. J'ai pu, comme un grand, m'offrir un repas dans le restaurant français disposant d'une terrasse-balcon qui jouxtait le cinéma Lê Lợi, et dont le nom m'échappe . Pour 50 piastres, bigre !



Puis vint l'épisode final : le baccalauréat. Ayant redoublé et vu le cœur serré partir beaucoup de mes amis d'enfance en 1964, je n'en menais pas large, avec ma terminale philo chez filles de Marie Curie. Mon père sortit le grand jeu avec une promesse absolument royale : « Je ne sais pas si tu auras une bourse pour étudier en France, mais tu auras mille piastres si tu décroches ton bac ». Bon sang de bonsoir, une telle somme, je devais la décrocher ! Je l'ai eue. Et écornée très rapidement. En effet , chacun de mes camarades

encore à Saigon à l'époque (JJR 64 comme Tony Ducoutumany ou Jean Nam Hee, JJR 65 comme Bernard Ly Van Manh) ayant eu vent de la chose, ce fut une tournée générale successivement dans deux restaurants français, un rue Nguyễn Thiệp (ex-Carabelli) près de chez Brodard, l'autre étant le Restaurant de la Gare , boulevard Trần Hưng Đạo (ex-Galliéni) en diagonale de l'Arc-En-Ciel, à Cho Lon.

Il fallait quand même avoir de l'argent de poche pour les derniers mois. J'ai du me transformer en répétiteur pour Suzanne Xuân (elle vit actuellement aux USA), la délicieuse sœur (elle l'est toujours) de Võ Văn Trường JJR 64, rue Bà Huyện Thanh Quan. Elle ne s'en souvenait plus du tout, quand je l'ai revue récemment. Puis vint le 2 octobre 1965, le décollage sur un Boeing d'Air France en compagnie de Bernard Ly Van Manh, le détour par Colombo pour cause de guerre sino-indienne, l'arrivée à Orly où m'attendait ma sœur. C'était il y a 40 ans.

Ah , au fait, j'ai failli oublier de vous le dire : non, je ne suis toujours pas riche, sinon de sentiments et d'expérience.

G.N.C.D. JJR 65